

L'assaut d'Anvers par les mortiers de 42. (Dessin de P. de Jong).

Il écouta les ronflements, les soupirs, la respiration haletante des centaines de dormeurs. Combien leur couche était dure ! Et malgré tout c'était une consolation pour eux de se trouver à l'abri, dans le vaste édifice, où les voûtes et les dallages semblaient vibrer encore du son des hymnes et de l'odeur de l'encens.

Paul fut enfin vaincu par la fatigue. Tous les objets parvenaient jusqu'à lui en images troubles et voilées. Un sourire tranquille errait sur ses lèvres. Comme l'Enfant Jésus devait être content de voir rassemblés dans sa maison des hôtes si nombreux !

Paul voyait le Sauveur, assis sur les bras de Marie et se penchant pour regarder au-dessous de lui. Le monde ne tournait-il pas dans ses petites mains ? Ses yeux examinaient attentivement la boule bleue sous la lumière pâle. Puis il releva la tête, regarda sa Mère, attira sa tête près de la sienne et son doigt lumineux indiqua un tout petit point sur le globe. Alors Paul vit remuer les deux têtes adorables, une larme tomba des yeux de la Sainte Mère Marie sur le petit point qui représentait la Belgique. Jésus y posa trois fois sa petite bouche trois fois sainte, de sorte que la larme devint un astre si beau et si grand qu'aucun astre pareil ne brille au firmament. Le globe se mit à tourner; des pays et des mers disparurent dans ce rapide mouvement de rotation; seule l'étoile brillait sur le monde entier, dans une longue traînée de lumière d'or.

Paul se réveilla en sursaut.

Un bruit intense emplissait l'église. La paille craquait comme dans une écurie. On s'interpellait d'un coin au temple à l'autre. Par endroits des rires jaillissaient. Un grand nombre de réfugiés portaient leurs mains aux hanches et soupiraient. La poussière s'éleva en tourbillons, dansant comme des grains d'or à la lueur des lampes. Le jour livide, pareil à un visage de malade, filtra à travers les carreaux. Des paquets s'ouvrirent, puis se renouèrent. On courait de groupe à groupe, chacun cherchant ses amis pour leur communiquer les aventures de la journée précédente. Le bruit confus des voix se mêlait comme au cabaret. Tout sommeil était désormais impossible. Des personnes, assises sur leurs

paquets, regardaient devant elles comme pétrifiées, insensibles aux bruits du dehors, complètement absorbées par les voix bruyantes qui retentissaient au fond de leur être.

On apporta de vastes marmites remplies de café chaud, qui répandaient une odeur délicieuse. Chacun reçut sa tasse et du pain beurré. On se fût cru à une noce. Les visages s'éclairèrent, bien des yeux brillèrent et le diapason général monta; pour un peu on se serait mis à chanter. Le caractère de notre bon peuple se retrouvait dans l'extériorisation de sa gaieté native.

Partout les mêmes scènes se reproduisaient sur toutes les routes menant vers l'ouest, le nord et le nord-est. Les communes de la frontière hollandaise furent brusquement envahies et prises d'assaut.

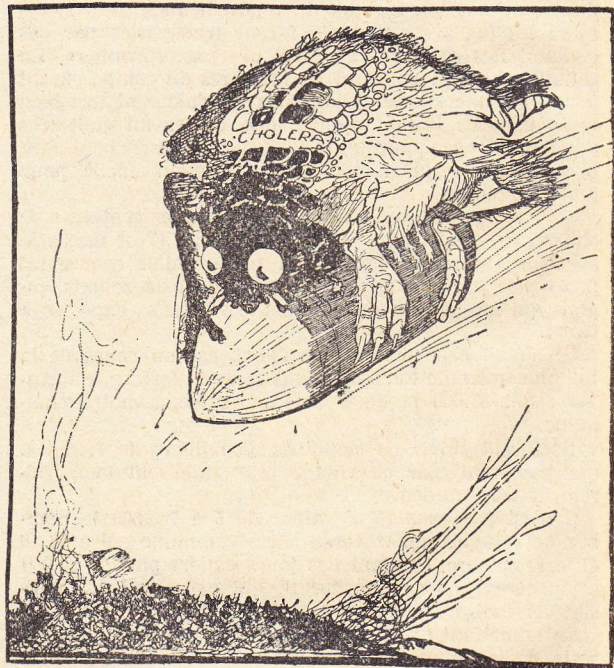
Jetons, par exemple, un coup d'œil sur le village de La Clinge. Les 4, 5, 6 et 7 octobre, de nombreux contingents de réfugiés y arrivèrent, mais le jeudi 8 octobre, dit le rapport du comité qui s'occupait de venir en aide à nos pauvres compatriotes, « nous fûmes assaillis par des centaines de personnes. »

Et le rapport continue en ces termes : « Les rues étaient bondées. De nombreux soldats belges furent également internés. C'est ce jour-là, et dans cette lugubre soirée, que les tanks à pétrole d'Anvers se consumèrent, ce qui fit croire à une foule de gens que la ville avait été incendiée. »

Comme à ce moment il n'y avait pas encore de provisions de vivres, il fallut s'adresser à des particuliers. On est heureux de pouvoir déclarer que les habitants fournirent tout ce qu'on leur demandait. Les 300 à 400 réfugiés furent pourvus de toutes choses le soir et le matin, et, dûment ragailardis, purent continuer leur route.

Ce jeudi 8 octobre, commença l'ère des grandes difficultés. Le vendredi les réfugiés n'arrivaient plus par centaines, mais par milliers. Une panique se déclara même ce soir-là au village-frontière de La Clinge (Waes). Elle avait été provoquée par la présence d'un détachement d'environ 500 fusiliers marins anglais que l'on avait pris pour des Allemands.

Ces Anglais arrivèrent à la frontière hollandaise le vendredi dans l'après-midi. Après être restés en territoire belge jusqu'au moment où le soir tomba, ils pénétrèrent en territoire hollandais où, tout équipés encore, ils étendirent leurs membres exténués, dans la rue principale de La Clinge, sur la paille généreusement mise à leur disposition. Nous croyions que l'arrivée de



Le choléra et la peste accompagnent la guerre. (Daily Herald).



La statue du peintre David Teniers à Anvers.

ces troupes allait marquer le point culminant au désarroi, mais ce n'était encore qu'un commencement.

La plupart des gens n'ont pas ou fort peu dormi pendant ces journées. La nuit du vendredi au samedi 11 octobre les fusils des Anglais furent transportés par ces civils et des militaires au local des postés-frontière. En cette occasion la police et les membres du comité eurent à remplir une lourde tâche, mais ils s'aiderent fort bien mutuellement. Il faut ajouter que ce travail était très dangereux, car quantité de fusils devaient d'abord être déchargés, ce qui n'était pas également facile pour tout le monde.

Samedi 11 octobre. Dès l'aube passent des centaines de charrettes se dirigeant vers la Hollande. C'est un triste spectacle. Mais une impression plus pénible encore fut provoquée par la vue du fort contingent de soldats anglais qui furent rassemblés dans le village et expédiés à Hulst.

Ce n'était cependant qu'un début, car au cours de la huitaine suivante toute la garnison de la forteresse d'Anvers, soit 35.000 hommes environ, traversa notre commune.

Ils furent suivis de centaines de milliers de réfugiés, qui passèrent par ce village et y établirent temporairement leur résidence.

Il n'est pas exagéré d'évaluer de 5 à 700.000 le nombre de réfugiés qui traversa notre commune entre le 10 et le 13 octobre. Pendant des jours entiers plus de 20.000 séjournèrent ici au quartier B, qui comprend 325 maisons et maisonnettes.

En admettant que l'animation fut aussi grande dans le reste de la commune — ce qui est vraisemblable — on est amené à conclure que du 11 octobre jusque vers le 20 octobre 50 à 60.000 personnes séjournèrent chaque jour à La Clinge et y furent logées et nourries.

Elles se succédaient constamment, mais leur nombre ne

variait pas. Dans les grandes fermes il y en avait jusqu'à mille et même davantage, avec 20 à 80 charrettes et chariots, et des chevaux et du bétail à l'avenant.

Sur la route du village belge de Saint-Gilles par La Clinge jusqu'à Hulst les charrettes et chariots des réfugiés formant une masse sombre et compacte poursuivaient leur route vers la Hollande. Cela fait une distance de près de trois lieues à pied.

A l'école communale de La Clinge résidèrent pendant plusieurs jours consécutifs de cinq à sept cents personnes, dont beaucoup de pauvres gens et d'enfants. Les églises durent également être aménagées en dortoirs et pendant 14 jours elles furent remplies de réfugiés.

L'entretien de toutes ces personnes provoqua une disette de vivres très sensible. A la demande du comité, tous les habitants qui avaient des fourneaux préparèrent des pommes de terre. Pendant quelques jours il fut impossible de se procurer du pain, car on ne pouvait le cuire faute de levure.

Bref, du 11 au 15 octobre, il régna une véritable famine. On mendiait pour avoir un morceau de pain, surtout en faveur des enfants. Une autre grave question pendant ces journées était celle du manque de lait; c'était-là une chose vraiment effrayante pour les petits enfants. Afin d'y remédier dans une certaine mesure, nous préparâmes un succédané composé d'eau bouillie, de cacao, de sucre et de féculé de pomme de terre. Dans la suite nous fûmes très heureux d'avoir à notre disposition du lait en poudre que nous recevions par l'intermédiaire du professeur Niermeyer, d'Utrecht. On peut dire à l'honneur de notre population que pour tout ce qui a été fourni aux réfugiés pendant ces jours de misère jamais personne n'a rien réclamé au comité.

C'est le 15 octobre seulement que deux grands camions furent envoyés d'Hulst, avec un chargement de pain et de riz. Cet envoi procura quelque soulagement; un millier de pains coupés en trois furent distribués. Cela fit le bonheur de trois mille personnes qui, à leur tour, les partagèrent à la maison. Quand je dis « à la maison », cela signifie tous les logements imaginables : les granges, écuries, cabanes, fermes, chariots, charrettes et tentes, qui tous abritaient des réfugiés.

Des gens riches et de condition dormaient dans des granges. Et cela dura des semaines. Pendant le jour c'était une circulation intense, une animation telle qu'il était impossible de passer en bicyclette. Heureusement, le mois d'octobre se distingua par un temps magnifique. Grâce à cette circonstance et aussi à cause des rigoureuses mesures d'hygiène et de désinfection prises par le comité d'accord avec la garnison militaire assez forte, on put éviter de nombreuses maladies.

Au début la répartition des vivres donnait lieu à des scènes inénarrables. Mille à deux mille personnes attendaient leur tour d'être servies et il n'y avait jamais assez. D'où des bousculades et des protestations, mais les militaires veillèrent au maintien de l'ordre.

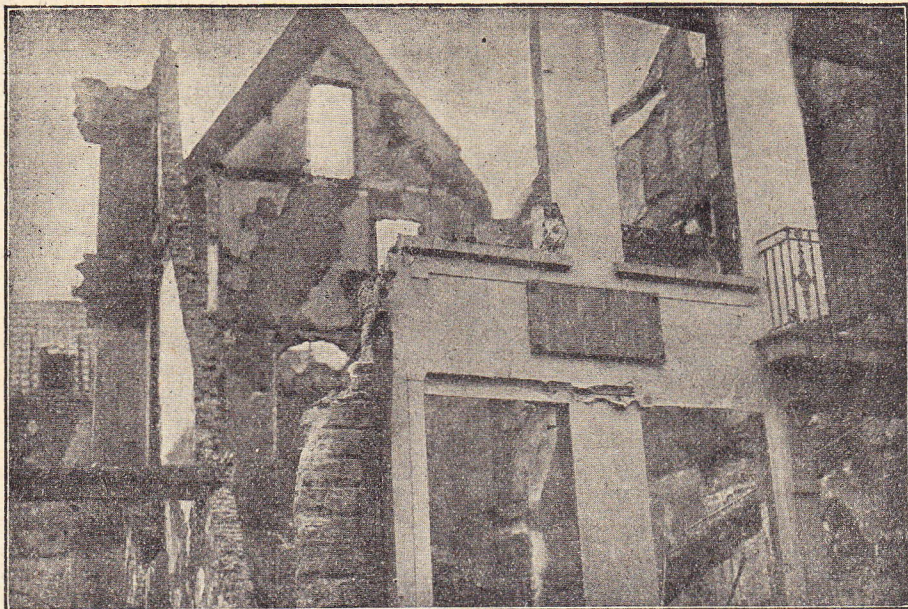
Les cabaretiers et nombre d'autres habitants laissaient leurs demeures ouvertes durant toute la nuit. C'était-là une excellente mesure dont profitèrent une foule de gens qui sans cela auraient été obligés de passer à la belle étoile ces nuits déjà froides, avec leur femme et leurs enfants. C'était un triste spectacle de voir ces infortunés dormir sur des bancs et des chaises, la tête appuyée sur la table, les enfants étendus sous la table ou sous le billard.

Heureusement il y avait également ici quelques médecins belges, dont les services et l'expérience furent d'un secours indispensable, attendu qu'il ne pouvait être question de demander l'aide d'un médecin hollandais. Car la situation était partout la même et partout on avait besoin de secours médicaux.

Voilà ce que nous apprend le rapport du comité des réfugiés de La Clinge.

Des scènes analogues se produisaient dans tous les villages-frontière. C'est ainsi que nous lisons dans le rapport officiel de Nieuw-Namen :

« Ils arrivaient en flots pressés comme une mer immense, les malheureux réfugiés épuisés et innombrables. Ils voulaient aller plus loin, toujours plus loin, poussés par une terreur indicible.



Maison natale de David Teniers, au rempart du Lombard à Anvers, détruite par une bombe incendiaire.

Mais un grand nombre étaient incapables d'aller plus loin, épuisés qu'ils étaient par les longues marches toujours effectuées au milieu des plus grandes privations, pendant des heures et des jours. Et lorsque le soir tomba, toutes les habitations, l'église catholique et jusqu'à la plus petite maison du pauvre étaient dans le sens propre du mot bondées de réfugiés. Et combien d'autres durent passer la nuit à la belle étoile ? Que fit le comité dans ces circonstances ? Prêter son aide partout où la chose était possible. Nuit et jour les membres étaient sur les dents pour donner leur appui et leurs conseils, mais on ne pouvait faire face à tous les besoins. Cependant les habitants étaient devenus à ce moment comme autant de membres actifs du comité, toujours disposés à intervenir partout où l'on sollicitait leur aide. La demande de pain était si énorme que, bien que tous nos boulangers travaillassent nuit et jour avec un personnel renforcé, il était impossible de fournir tout ce qu'on demandait. A peine le pain était-il sorti du four que les boutiques étaient prises d'assaut et, grâce à l'intervention de l'autorité militaire, chacun à son tour put entrer en possession de la quantité à laquelle il avait droit... Au bout de quelques jours il se produisit une certaine accalmie, la plupart des réfugiés s'étant retirés dans l'intérieur du pays.

Suivant une évaluation superficielle, 100.000 réfugiés au bas mot avaient traversé nos rues, dont plus de 12.000 militaires, comme il fut démontré dans la suite d'après le nombre de fusils belges livrés ici, »

A Sint-Janssteen 20.000 réfugiés passèrent par la commune.

A Koewacht on vit les premiers réfugiés dès le mois de septembre; rien d'étonnant, car c'était le premier lieu de refuge pour la pauvre ville de Termonde si horriblement ravagée. Bientôt un grand nombre de Belges arrivèrent de Lokeren avec leur mobilier. Au mois d'octobre ce fut aussi dans ce village, un véritable assaut. Les premiers réfugiés indigents provenaient de Hamme. Puis on en vit arriver de Zele, ainsi que des habitants de Termonde, Saint-Gilles, Lebbeke, etc., qui avaient séjourné pendant quelque temps aux environs de Lokeren; puis des réfugiés d'Anvers, de Beveren, Saint-Nicolas, Tamise, Stekene, Exaerde. Et lorsque des obus s'abattirent sur la gare et la raffinerie de Moerbeke, le village presque tout entier s'enfuit au village-frontière de Koewacht. Le passage des réfugiés à cet endroit dura deux jours. 50.000 Belges environ traversèrent ce village. Pendant la nuit du vendredi au samedi 21.000 étrangers y logèrent. Des centaines de gens mourant de fai-

gue dormaient dans les bois, sous des bâches tendues. Les bancs avaient été enlevés de l'école qui était bondée et transportés sur la place du village, mais ces bancs se remplirent bientôt d'hommes et d'enfants. Des Belges fortunés s'estimaient heureux lorsqu'ils pouvaient se reposer sur une botte de paille dans une écurie.

Voici, d'autre part, ce qu'on vit dans la petite ville zélandaise de Hulst :

« La situation est quasi impossible à décrire. Il faut avoir été témoin ou acteur de ce drame pour s'en faire une idée. Pendant deux ou trois jours les réfugiés belges affluèrent dans notre petite ville non par centaines, mais par milliers, emportant leurs biens qu'ils voulaient mettre en sûreté, sur des véhicules de tous genres et de toutes dimensions. Ce cortège d'infortunés amenait dans nos murs des malades, des vieillards, des impotents, toutes les misères imaginables.

Des sœurs de charité conduisant des centaines d'orphelins cherchaient à assurer le logement et l'entretien de leurs pupilles, des hommes, des femmes et des enfants étaient à la recherche des membres de leur famille, disparus au milieu de la confusion générale, des malades et des femmes en couches réclamaient du secours, et tous étaient à bout de ressources.

Mais le comité était organisé de telle façon qu'il possédait une base de travail solide. Tous les sous-comités agissaient comme des départements indépendants et le comité peut certainement se vanter d'avoir évité une panique à Hulst.

Les membres du comité, soutenus par toute la population civile et militaire, travaillèrent à mettre de l'ordre dans ce chaos, avec un zèle qui triomphait de tous les obstacles. Avant tout on s'efforça de mettre de l'ordre dans la ville même et le comité ne tarda pas à canaliser le flot des réfugiés dans une direction régulière, de façon à les conduire par des routes diverses jusqu'aux villages avoisinants. On voyait partout, parmi la formidable masse humaine, les brassards oranges des membres du comité, aidant et réconfortant les malheureux. Ceux qui avaient faim purent se restaurer dans nos cuisines économiques, ceux qui cherchaient un abri furent envoyés dans les fermes des environs, et plus tard, lorsqu'il fallut renoncer à ce moyen, parce que les communes plus éloignées commençaient à leur tour à être bondées, on construisit des tentes, et les églises, les écoles, les édifices publics, tout ce qu'on peut imaginer fut rempli littéralement de personnes de tout âge et de toute condition.



Maison ravagée par le bombardement à Berchem-lez-Anvers.

Et toujours les réfugiés affluaient par milliers dans nos murs.

Malgré sa besogne écrasante, le sous-comité de ravitaillement trouva le moyen, par l'achat de grands fourneaux d'une contenance de 200 litres chacun, d'étendre ses opérations à tel point qu'il fut en état de fournir par heure 1.500 à 2.000 litres de soupe, ou une égale quantité de pommes de terre, de haricots, de petits pois, de riz ou de café. On dut avoir recours à l'intervention de soldats pour contenir le flot des affamés. On distribuait chaque jour de 14.000 à 15.000 portions, sans compter les portions de pain, qui étaient innombrables. Un grand nombre de dames étaient occupées pendant toute la journée à couper du pain et la main-d'œuvre faisait défaut; un groupe de 25 femmes environ étaient chargées d'éplucher des pommes de terre et 10 fourneaux préparaient, depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, de la soupe, des fèves, des pois, du riz, du café, etc.

Au cours de ces journées difficiles tous les malades et les blessés furent logés à l'Hospice catholique, avec lequel le comité avait conclu un accord, et au pensionnat de l'Ecole catholique des Sœurs, deux chambres furent aménagées pour les femmes en couches.

Puis ce furent les journées du 10 et du 11 octobre 1914. Parmi le flot de réfugiés déferlant d'une façon continue, se mêlèrent alors les 25.000 à 30.000 soldats belges internés avec leurs véhicules et leurs chevaux.

Il était presque impossible de circuler dans la rue. On était comme pressé les uns contre les autres et parmi cette foule immense le cortège sans cesse renouvelé défilait régulièrement. Et toujours des femmes en couches, des malades, des impotents, des vieillards s'amas- saient et réclamaient des secours urgents.

Le dimanche (11 octobre 1914) vers 5 heures, la crise atteignit son point culminant. Bien des personnes se demandaient avec désespoir comment on pourrait faire face à la situation et plusieurs membres du comité com- mençaient à ressentir le contre-coup de leur travail trop

absorbant. Toutefois on continua à se sacrifier avec un redoublement d'ardeur et quoique l'on ne pût atteindre les heureux résultats des jours précédents où l'on avait réussi à donner tant bien que mal un abri à tout le monde (6000 soldats belges étaient couchés sur les trottoirs ou dans les rues), on réalisa néanmoins un effort gigantesque.

Bien qu'on eût vidé une foule de boutiques et de magasins et qu'il n'y eût plus rien ou presque rien à trouver dans toute la ville, fort peu de gens cependant souffrirent de la faim, car notre comité put poursuivre sans arrêt la distribution des vivres et l'ordre continua à régner dans la commune. On obligea les cafés et les estaminets à rester ouverts toute la nuit et on y entassa les réfugiés. Ce jour-là toutes les maisons étaient remplies de réfugiés. de la cave au grenier. »

Nous serions fatalement exposé à tomber dans des redites s'il nous fallait publier des extraits de différents autres rapports que nous avons sous les yeux.

A Bath, à Hansweert, Terneuzen, Flessingue, etc., on vit arriver les réfugiés montés sur des embarcations de toute espèce.

A Flessingue, les douze écoles en étaient littéralement bondées, 200 personnes dormaient à l'église du Nord, 130 à l'église mennonite, 210 à la salle de concerts Bunning, 200 à la salle Burgers, 80 dans les casemates, 900 dans les hangars du port; 500 dans un navire amarré près de ces hangars, 120 à la Société des pilotes belges, 60 au corps de garde des rameurs, 350 dans les hangars de marchandises de la vieille gare.

Mais comment compter celles qui logaient dans les maisons particulières, dans les granges, les écuries, à bord des bateaux de Ste-Anne et d'autres vaisseaux?

A L'Ecluse on s'estimait heureux, après que toutes les maisons et les édifices publics furent remplis, de pouvoir fournir un logement aux sans-abri à bord des septante bateaux environ qui étaient à cet endroit.

A l'extrême pointe occidentale de la Flandre Zélandaise, où s'étendait jadis le golfe profond et sûr de Bruges, le Zwin, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une étroite baie, se trouve un modeste port nouveau, qu'on nomme le port de Wielingen ou de Cadzand. C'est là qu'une grande partie de la flottille des pêcheurs de Heyst vint se réfugier. Les étroites embarcations étaient pleines à couler, car le pêcheur n'amenait pas seulement son propre ménage, mais encore son vieux grand-père et sa vieille grand-mère, les voisins et les personnes de connaissance.

Certains d'entre eux descendirent à terre, s'installèrent dans une grange ou sous une tente, et plus tard dans une baraque, mais les pêcheurs et les leurs restèrent à bord.

Quelques réfugiés déménagèrent de Knocke, emportant en guise d'habitation une cabine roulante, qu'ils poussèrent le long de la côte belge jusqu'en Hollande et qu'ils établirent près de la digue du Zwin, dans l'espoir d'un prochain retour.

On vit aussi des roulottes de Clercken pénétrer en Flandre Zélandaise; elles allèrent former un petit camp près de Breskens.

Le train amenait constamment une foule énorme sur la rive de l'Escaut occidental.

Des paysans aménageaient de grands chariots pour faire le trajet et partaient vers le nord avec de pleins chargements.

A Breskens, les bateaux ne purent recueillir la masse des réfugiés. Des pêcheurs de la localité aidèrent à transporter des petits groupes de passagers, mais à Flessingue il fallait de nouveau attendre le train, malgré la bonne volonté et l'énergie déployée de toutes parts. Les malles partaient de là avec des chargements toujours au grand complet. Au bout de quelques jours vinrent s'entasser près de la gare 30.000 civils et 23.000 soldats internés, à tel point que les salles d'attente, les couloirs, les Perrons et les rues avoisinantes étaient nuit et jour remplis de réfugiés.

Des bateaux à vapeur et des trains spéciaux transportaient les fugitifs à l'intérieur de la Hollande. 4.000 personnes, en état de pourvoir à leur propre subsistance, se fixèrent dans la petite ville.



Les Boches bombardaient de préférence les hôpitaux.

Voilà comment les choses se passèrent en Zélande. Mais la situation n'était pas moins effrayante dans le Brabant septentrional, à Bergen-op-Zoom, Roosendaal, Putte et autres localités auxquelles aboutissaient les routes passant par Ossendrecht, Cappellen et Esschen.

A Roosendaal on apercevait, au bout de la rue Hendrik-Gérard Dirickx, le brasier qui dévorait Anvers. Et c'est de cette direction que les réfugiés affluaient dans la ville.

Toutes les palissades et les emplacements libres des maisons et des murs étaient recouverts d'inscriptions et d'adresses émanant de personnes désireuses de retrouver des membres de leur famille.

Tout fut mis en œuvre pour secourir les malheureux; des camions remplis de pains furent envoyés de La Haye et de Rotterdam.

Les bois bordant les routes de Cappellen et de Putte étaient remplis de réfugiés, de pauvres gens qui ne pouvaient encore se résoudre à quitter leur pays.

Jetons maintenant un regard du côté d'Ostende. Voici ce que je retrouve dans mes notes à ce propos :

« Nombre de réfugiés s'embarquèrent à Ostende pour se rendre en Angleterre. Les indigents provenant des régions dévastées purent faire le trajet gratis. Mais quels étaient les indigents en ces journées tragiques. Le terme est, certes, plutôt relatif.

« Je n'ai pu emporter dans ma fuite que dix mille francs », me confia un monsieur, en appuyant sur le mot « que ».

Le départ vers l'Angleterre se transforma en panique après la chute d'Anvers. Des milliers de gens voulaient traverser la mer et il fallait en même temps assurer le sort de milliers de blessés. Ostende, à ce moment, a vécu des heures terribles.

Une foule invraisemblable était entassée dans la gare et chaque nouveau train était encore bondé. J'en ai vu un, qui comprenait exclusivement des wagons de marchandises; des passagers étaient assis jusque sur le toit des voitures et même sur les butoirs. C'était le jeudi soir, au moment où Anvers était en feu. Ce train partit de Saint-Nicolas à 11 heures, j'ignore s'il est encore arrivé à Ostende. Jamais je n'oublierai ce spectacle... Là-bas, les flammes dessinaient leurs capricieuses lueurs sur le ciel; ici les hommes, les femmes et les enfants, entassés comme un vulgaire bétail, dans des wagons sales, obscurs et certains même ouverts, d'autres sur le toit..., et tous ces malheureux fuyant la forteresse bombardée. Ostende ne put absorber cette avalanche.

Un de mes amis, qui arriva dans la ville le 12 octobre 1914, à cinq heures, de l'après-midi, dans l'intention de partir le lendemain matin pour l'Angleterre, m'écrivit :

« De Knocke à Ostende, tout était normal, le long de

la côte. Nous apercevions seulement au sommet des dunes des patrouilles anglaises, qui nous saluaient de loin, en nous criant un joyeux « Good bye ! »

Mais à Ostende les choses n'allèrent pas sans peine. Il nous fallut d'abord nous occuper de trouver un logement. Dans aucun hôtel il n'y avait la moindre petite chambre disponible. Les maisons particulières étaient remplies de haut en bas. Un de mes amis eut l'obligeance de parcourir la ville pendant une heure ou deux pour nous chercher quelque abri, et heureusement il finit par le trouver dans un café où déjà 300 soldats belges étaient logés. Le propriétaire nous céda une chambre à un lit, où les trois femmes qui faisaient partie de notre société purent se reposer, tandis que les hommes se couchèrent sur un sofa, ou, plus simplement, furent très heureux d'avoir encore une chaise. Aussi nous sentions-nous favorisés d'une façon extraordinaire vis-à-vis de la foule qui devait passer la nuit à la belle étoile. Voilà quelle était la situation à Ostende le 12 octobre 1914.

Le matin nous fûmes réveillés par les soldats qui, dès avant le lever du jour, sellèrent leurs chevaux, pour se retirer vers la frontière française.

Après le déjeuner nous nous dirigeâmes en hâte vers la gare maritime en vue de nous embarquer immédiatement, mais là une autre déception nous était réservée. Des milliers et des milliers de gens attendaient leur tour de pouvoir entrer dans la gare; c'étaient des bousculades inouïes, des cris de femmes et d'enfants piétinés, bref un spectacle pire, bien pire qu'à Anvers, sous la pluie des bombes. Un nombre effrayant de personnes, qui étaient parties d'Anvers, étaient dans un état de grande surexcitation nerveuse; j'allais presque dire dans un état anormal.

Nous restâmes là de six heures à midi; à ce moment nous pûmes faire quelques pas en avant et nous nous trouvâmes à l'intérieur de la gare. Aussitôt qu'un bateau vint s'amarrer au quai, la bousculade recommença et nombre de personnes arrivèrent à bord avec des contusions et des ecchymoses. Nous ne pûmes y réussir, pas plus d'ailleurs que des centaines d'autres. Il nous fut impossible de partir encore ce jour-là. Il fallut donc rester et attendre. Mais la faim se fit sentir. On ne pouvait rien se procurer à la gare même; quant à sortir, nous n'osâmes pas nous y risquer, car une foule compacte se pressait au dehors, attendant qu'on la laissât entrer. Nous avions lutté pendant six heures pour être sûrs d'avoir cette petite place; il était impossible d'y renoncer pour une tartine. L'estomac de chacun finit par se révolter et bientôt on entendit des murmures et des protestations.

Enfin, à cinq heures, arriva une charrette contenant 3.000 pains de munition.



Le dernier bateau partant avec des réfugiés pour l'Angleterre.

Des soldats et des infirmières anglaises, qui gardaient un calme extraordinaire, en présence de la foule des affamés, distribuèrent les vivres, en sorte que chacun put plus ou moins songer à dormir. On avait défendu de quitter la gare. Personne, du reste, n'en éprouvait l'envie. Les salles d'attente et les hangars furent transformés en salles de logement. Les privilégiés s'étendirent sur les coussins de la salle d'attente de seconde classe; quelques-uns, heureux aussi, avaient découvert un peu de foin. Les autres se couchèrent sur leurs paquets, et certains qui avaient fui si précipitamment qu'ils avaient oublié leur bagage, s'installèrent sur les pavés. Et je songeais aux émigrants, que nous avions suivis si souvent à Anvers de nos regards compatissants...

La nuit fut horriblement longue. La préoccupation de l'embarquement empêcha la plupart de fermer les yeux. Et dès 1 heure, le quai était plein de réfugiés qui voulaient être sûrs de se procurer une place dans les premiers rangs. Ils devaient y rester jusqu'à midi, donc pendant onze heures.

A ce moment apparurent, heureusement, plusieurs navires anglais qui prêtèrent leurs concours à nos malles belges. Et grâce à cela la plupart des réfugiés purent être transportés ce jour-là.

Mon correspondant ignore ce qui se passa le lendemain. Ce qu'il rapporte n'est qu'un vague échantillon du désarroi qui régnait alors et qui menaçait de devenir une véritable panique. Des milliers de gens durent continuer leur route à travers la Belgique en suivant la côte, ou se retirer en Hollande. Ceux qui en avaient les moyens partirent pour l'Angleterre par Flessingue.

C'est qu'Ostende attendait les Allemands. La nouvelle de leur approche arrivait... L'ennemi était signalé successivement à Gand, puis à Bruges...

Et le mercredi la grande cité balnéaire vit l'entrée des troupes grises.

Un vigoureux cavalier, tenant un sabre brillant à la main, s'élança dans la rue de la Chapelle et cria aux habitants :

« La mer ! la mer ! Où est la mer, le bourgmestre, l'hôtel de ville ? »

C'était un Prussien, qui venait prendre possession d'Ostende. Il était suivi d'un cycliste, puis venaient encore deux hommes à cheval.

Le chef modéra sa course et traversa lentement la rue de l'Eglise.

Une compagnie d'éclaireurs cyclistes approcha alors. Le cavalier, après de brefs pourparlers avec l'autorité, alla annoncer à l'armée qu'elle pouvait pénétrer dans la ville.

Alors ce fut un convoi bariolé et interminable. Des fantassins, des matelots, de la cavalerie, des fourgons militaires, et aussi un grand nombre de véhicules réquisitionnés : charrettes de paysans, voitures, tapissières.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces événements, il nous faut retourner encore à Anvers, dont le drame palpitant n'a pas encore été décrit sous tous ses aspects.

LA CHUTE D'ANVERS

Le général von Beseler l'avait annoncé : Anvers allait être bombardé.

Le gouverneur militaire fit connaître à la population par quelles routes elle pouvait fuir, et nous venons de la suivre dans ce douloureux exode.

Toutefois, on évalue à 50.000 environ le nombre de personnes qui restèrent à Anvers, ne pouvant se décider à quitter la ville.

Pour bien des gens d'ailleurs ce départ fut une effroyable torture morale; car ils ne pouvaient se séparer de leur ville et de leurs foyers sans que leur âme en éprouvât un amer déchirement.

M. Joseph Muls a analysé de façon saisissante cet état d'âme de ses concitoyens. Voici quelques scènes esquissées par cet écrivain avant le bombardement :

« A la chaussée de Turnhout je vis des habitants qui bouchaient les soupiraux de leurs caves à l'aide de charbon, de sable ou de terre. Partout régnait une profonde frayeur, mais beaucoup hésitaient encore à se re-



Le drapeau boche au fort de Stabroeck.

tirer, beaucoup d'autres aussi se trouvaient dans l'impossibilité de partir, ou ne se rendaient pas pleinement compte du danger.

L'histoire d'Anvers a enregistré plus d'un bombardement. Celui du baron Chassé, en 1830, était de date relativement récente et chacun en avait entendu parler au sein de sa famille par son grand-père ou sa grand-mère. Les Anversois ne manqueraient pas de traverser encore cette nouvelle épreuve, et ils tenaient surtout et avant tout à leur foyer.

Lorsque je revins dans mon quartier, je vis les gens arrêtés sur le seuil de leurs portes; ils regardaient les passants, comme pour demander un conseil, un secours ou une parole de réconfort.

Sur l'autre trottoir s'avancait le bourgmestre De Vos, accomplissant son trajet quotidien vers l'hôtel de ville. Il marchait absorbé dans ses pensées, vêtu d'une redingote gris-foncé, le girondin gris-clair sur la tête, la taille un peu courbée, écrasé de soucis et de responsabilités en ces heures tragiques. Il ne répondait pas aux saluts des nombreux concitoyens, qui le suivaient des yeux avec respect et sentaient à cette heure solennelle qu'il était bien réellement le bourgmestre sur qui l'on pouvait compter.

Poursuivant leur méditation intérieure, ses yeux absents regardaient fixement derrière le lorgnon luisant, dont le cordon de soie pendait négligemment le long de sa moustache poivre et sel et de sa face colorée et ridée.

J'eus l'impression de voir un homme qui serait simplement un héros si c'était nécessaire et qui ferait bon marché de sa propre vie au moment du danger.

Assis dans mon fauteuil, je jetai un regard autour de ma chambre et laissai errer mes pensées.

Ici je me suis livré à un labeur absorbant durant de si nombreux jours de mon existence. Ici j'ai enfin vu clair dans mes jeunes rêves. Ici je me suis dégagé des liens de la vie inconsciente et j'ai ressenti l'enthousiasme des grandes actions.

Le long des murs s'étalaient les nombreux ouvrages qui m'étaient chers, ainsi que les portraits et les petits tableaux qui faisaient partie de ma vie et des occupations de mon esprit. Je regardai le galbe et les couleurs d'un petit vase artistique; je vis le geste gracieux des statuettes en tanagra surmontant ma bibliothèque; sur le mur obscur à côté de la croisée se détachait le pli amer de la bouche de Beethoven, caractérisant le masque du maître.

Je sentis la mélancolie m'envahir.

Il ne me reste rien d'autre à faire que de me séparer de toutes choses avec calme.

Là, dans les tiroirs, sont déposées des lettres d'êtres aimés, que j'ai rencontrés dans mes courses vagabondes à travers le monde.

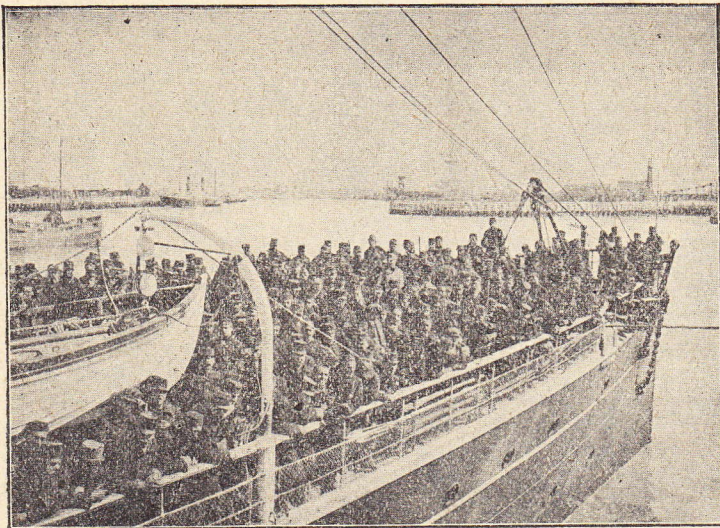
Allais-je les emporter? Non, il n'y fallait pas songer. Que pourrais-je prendre avec moi dans un voyage que je devrais peut-être effectuer à pied jusqu'à la frontière?

Rien, en dehors de mon propre bagage indispensable. Les brûler? Non, il était impossible d'anéantir tous ces trésors de beauté et de tendresse éclos dans des moments de bonheur profond ou sortis en plaintes amères d'un abîme de douleurs. Peut-être qu'un jour je retrouverais le tout, qui sait?

Je fermai les tiroirs et cachai la clef.

Je parcourus la maison une dernière fois, visitant toutes les chambres où nous avons vécu pendant tant d'années et où nous avons connu et partagé nos joies et nos chagrins.

Du haut de leurs vieux cadres dorés mes aïeux me regardaient, braves gens paisibles et lointains, qui avaient vécu dans des périodes de tranquillité et de paix constante: mon grand-père avec ses favoris, serrant de sa main rose la poignée de son sabre recourbé d'officier, ayant servi sous Léopold Ier; ma grand-mère, de Hollande, à la bouche hermétiquement close et empreinte de chagrins dévorés en silence; mon arrière-grand-mère, coiffée du bonnet blanc, le cou orné d'une lourde chaîne d'or, la montre d'or étalée sur la robe en brillante soie noire; une



Transport de troupes belges d'Anvers à la rive gauche.

lante de Hesbaye, morte prématurément, représentée sous les traits d'une jeune fille, tenant à la main une rose rouge, tandis qu'un fin joyau retombait de sa tête sur son front virginal entre les bandeaux lisses de sa chevelure.

Partout je rencontrais des objets qui évoquaient des souvenirs de jours joyeux et tristes, de voyages lointains. »

Et M. Muls poursuit la description de ses adieux à sa maison :

« Il est temps de dire adieu à toutes choses. Il est temps de ne vivre que par soi-même, de savoir, une fois pour toute, que rien n'importe sinon notre propre âme qui pense et qui sent, notre âme immortelle. Que signifie cette vie matérielle ? Pourquoi, lorsque le messager de la mort se tient à la porte, haletant, vouloir encore temporer et calculer qu'il serait préférable que ce soit tout à l'heure plutôt que maintenant, dans un an plutôt que cette nuit. Ce serait un lâcheté que d'y réfléchir un instant ou d'avoir seulement une hésitation.

Et qu'importe même que cette belle ville périsse, si son sort est décidé ?

L'histoire doit suivre son cours. Il n'y a rien à faire contre le destin. La tour de la Cathédrale s'écroulera lorsque son heure aura sonné. Rome et Athènes et Carthage ont été ravagées également par des armées victorieuses. C'était nécessaire pour établir un ordre nouveau dans le monde...

L'apaisement entra dans mon âme. Je n'éprouvai plus de précipitation, plus d'empoiement, plus d'amour-propre, je n'eus plus envie d'adresser des reproches à la destinée. Je mis mon manteau, je serrai mon sac sous le bras, je fermai la porte et sortis.

Il était huit heures environ. La ville était morne et grise comme si une nuit précoce l'avait envahie. Il n'y avait presque pas de monde dans les rues. Les maisons étaient toutes fermées. Ça et là on obstruait encore une cave au moyen de terre et de cendres, avec crainte et une hâte fébrile. Les vitrines des magasins étaient clôturées de planches en bois jaune; d'autres, au dernier moment, disparaissaient vivement derrière leurs volets.

J'entrai machinalement à la gare centrale, comme si je voulais de nouveau retrouver le train qui m'emmenait chaque soir, après la tâche quotidienne, vers le repos lointain des sapinières.

Toutes les barrières étaient ouvertes; plus de contrôle nulle part. Ce n'était pas une heure favorable pour rencontrer encore un train et cependant j'en trouvais un qui était en partance pour Esschen. Je reçus une petite place dans un des wagons bondés. Les voyageurs étaient nerveux, mais enjoués. Il régnait entre eux une familiarité presque fraternelle. L'angoisse du moment semblait démentie par les conversations indifférentes et animées. Certes, on avait abandonné son foyer et ses biens, mais

ce n'était que pour peu de temps et puis cette excursion gratuite en Hollande ne paraissait pas dénuée de charmes.

Le train s'était mis en marche, ralenti par son énorme chargement. Je cherchai à travers les vitres une dernière lueur de la tour de la Cathédrale, dont la blancheur grise se détachait sur le ciel sombre du soir par dessus les toits; les sveltes aiguilles de Saint-Joseph pointaient au-dessus de la masse sombre des arbres du parc. Le panorama de la ville glissa devant nos yeux et s'évapora; nous roulions au milieu des sombres campagnes. »

Jetons maintenant un coup d'œil dans un hôpital.

A l'hôpital Sainte-Marie, à Berchem, régnait une animation extraordinaire. Depuis le 3 octobre, on y avait transporté tous les impotents, hommes et femmes, de l'hospice Sainte-Anne, situé en dehors de l'enceinte, car on les croyait mieux à l'abri à l'hôpital, protégé par les remparts.

Lorsque le 6 octobre, on fut informé par l'autorité militaire que les soldats en traitement à l'hôpital devaient se tenir prêts à partir à tout moment, on en savait assez; car il était facile de lire entre les lignes la signification d'un ordre de l'espèce.

Immédiatement on prit des mesures pour aménager en dortoirs les couloirs souterrains.

On descendit en hâte lits, matelas et couvertures.

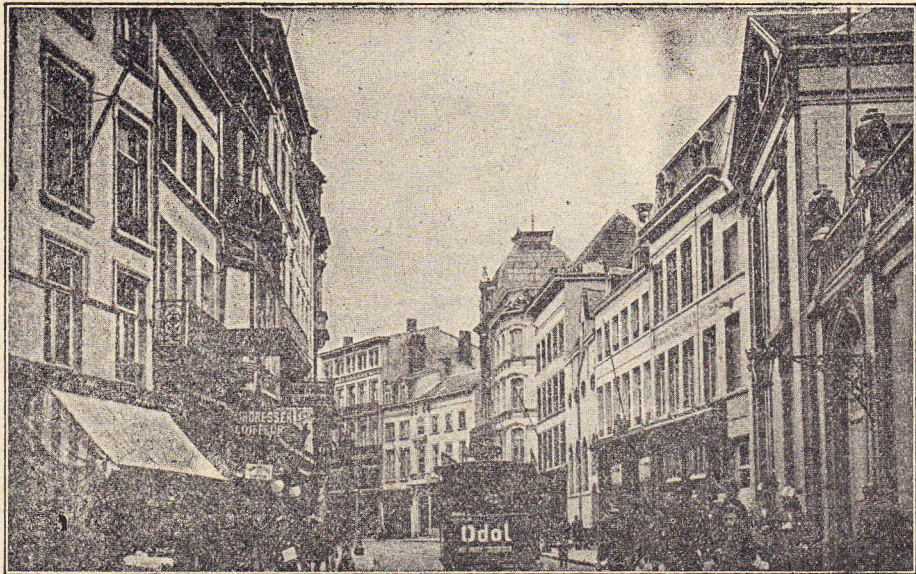
Le mercredi les soldats encore capables de marcher durent se diriger vers l'Escaut. 40 d'entre eux partirent aussitôt; ils soupiraient après ce moment, car c'est une chose horrible d'être exposé au danger sans aucun moyen de défense.

Quelques-uns se traînaient à l'aide de béquilles, d'autres étaient soutenus par leurs camarades.

On vit également des scènes lamentables dans d'autres ambulances, où de malheureux blessés essayèrent de fuir la ville condamnée en s'appuyant sur deux manches à balai.

A l'hôpital Sainte-Marie, des blessés gardaient encore le lit, car il leur était impossible de se sauver eux-mêmes. On avait promis de leur envoyer des autos, mais ceux-ci tardaient à arriver. Le docteur Marinus en ayant rencontré une cinquantaine dans la rue du Rempart, qui semblaient attendre des voyageurs, se mit à la recherche du commandant des véhicules et obtint de lui l'autorisation de les conduire devant l'hôpital. Les blessés, après avoir été chaudement emmitoufflés, furent déposés dans les autos; certains d'entre eux demeurèrent étendus sur leurs brancards. Et les autos démarrèrent.

A l'hôpital il restait encore un grand nombre de malades. On se mit alors à déménager pour tout de bon les lits, les matelas et les couvertures qui furent transférés des étages dans les caves. Tous les malades, le personnel domestique et les Sœurs devaient faire en sorte que tout le mobilier fût descendu avant le soir. Personne ne



Le Marché aux Souliers à Anvers, avant la guerre.

C'est ainsi qu'on vint prévenir le personnel de l'hôpital de Berchem qu'un homme avait été atteint dans la rue du Général Leman par des éclats de shrapnells et qu'il avait besoin de secours urgents.

Sans hésiter, un domestique de l'hôpital alla chercher le blessé avec la voiture d'ambulance à travers la pluie des bombes.

A peine était-il parti qu'on vint annoncer que des blessés devaient être recueillis également dans la rue de la Craie.

Les bombes continuaient à hurler au-dessus de la ville. Personne n'osait se risquer dans la rue. Ceux qui étaient réfugiés dans les caves entendaient au dehors le sinistre craquement des maisons atteintes et la chute des décombres.

On était fort inquiet sur le sort du domestique qui tardait à rentrer avec son blessé. Enfin la sonnette retentit. Le brave homme était devant la porte de l'hôpital avec sa civière. Il était indemne. Le blessé qu'il amenait avait eu le pied traversé de part en part. Après un pansement sommaire il fut recueilli dans une des salles souterraines.

Mais on ne pouvait songer pour le moment à un second trajet, car il y avait trop de dangers à affronter. Il fallut attendre jusqu'au matin, lorsqu'une première accalmie se produisit.

L'hôpital Sainte-Marie reçut également sa part d'obus, mais on n'eut à déplorer aucune victime.

Dans la vaste cave qui s'étend sous le musée des Beaux-Arts s'était réfugié le conservateur De Mont, qui gardait jalousement les tableaux confiés à sa vigilance. Malgré les grands dangers qui menaçaient le quartier du sud, il jugea que le devoir lui commandait de rester à son poste. Lui aussi a décrit les pénibles sensations de solitude et d'effroi qu'il éprouva en pensant qu'Anvers se trouvait livré sans défense aux ravages de l'artillerie.

Et en même temps retentissaient dans le voisinage les hurlements et les cris perçants des chiens et des chats enfermés dans les maisons.

Dès le 3 août, alors que fort peu de gens songeaient à un bombardement éventuel d'Anvers, le conservateur De Mont avait pris des mesures en vue de mettre à l'abri les œuvres d'art de la ville. On procéda au transfert dans les caves de centaines de tableaux et de sculptures. Ce déménagement s'accomplit dans un ordre parfait; on descendit d'abord les œuvres de petites dimensions, la célèbre collection Ertborn, les maîtres hollandais, etc. Puis on enleva les grandes toiles de Massys, Rubens, Van Dyck, Jordaens et des autres maîtres du XVIII^e siècle.

Une équipe d'ouvriers d'élite exécuta cet important et délicat travail, sous la compétente direction de M. Louis Claessens. Un de ces hommes était un acrobate qui se coulait habilement le long des encadrements, montait aux échelles, s'entendait à atteindre les endroits les moins accessibles, lorsque la descente offrait quelque difficulté spéciale.

Ces ouvriers n'auraient-ils jamais songé aux vicissitudes de l'histoire en trouvant reproduits sur mainte toile des épisodes des annales d'Anvers, notamment la « Furie espagnole », où l'on voit une partie de la ville dévorée par les flammes?

Le 29 août, De Mont put annoncer au gouvernement que le transfert des trésors artistiques était terminé sans qu'aucun tableau eût subi la moindre détérioration.

En réalité l'abri n'était pas une cave, mais plutôt le rez-de-chaussée du musée, ne possédant ni fenêtres ni portes du côté extérieur, et muni seulement de quelques ouvertures donnant sur les jardins intérieurs. Cette salle immense, d'une construction extrêmement solide, mesure 47 m. 50 de longueur, 11 m. 60 de largeur et 10 m. 35 de hauteur. Les puissantes colonnes soutiennent une voûte d'une épaisseur de 3 m. 60. Quelques mètres de maçonnerie séparent encore cette voûte du plancher du musée.

Plusieurs églises d'Anvers et de Malines confièrent aussi leurs principales toiles à De Mont.

Le bombardement d'Anvers dura jusqu'au vendredi matin. On apercevait l'incendie de la ville à de grandes distances.

Ainsi des centaines de personnes contemplaient le brasier du haut de la digue de Bath. Dans les polders zélandais les fenêtres des fermes étaient secouées par la violence du bombardement.

A La Clinge, au-delà de Hulst, près de la frontière de la Flandre zélandaise, on voyait par endroits des nuages noirs dans le lointain et les gens, impressionnés par cette horrible vision, s'interpellaient avec ces mots pleins d'un sens tragique : « Anvers est en feu ! »

O, ces explosions effrayantes ! C'étaient pour les Anversois exilés comme autant de coups en plein cœur.

Joseph Muls se trouvait à Cappellen, lorsqu'il entendit le bombardement avec une émotion angoissée, qu'il a décrite en ces termes :

« La nuit était descendue sur notre maison de campagne, la grande nuit sacrée, où l'on n'accomplit plus aucun travail, dit l'Évangile. Mais les ouvriers des ténèbres étaient à l'œuvre. Vers minuit, l'heure épouvantable, le bombardement se déclina et la terre endormie fut ébranlée par les terribles explosions.



La Taverne Royale, à la Place Verte d'Anvers, détruite par un obus.

pouvait rester à l'étage et le service devait être organisé de façon à ce qu'on n'eût pas besoin de monter au cours de la journée. Seule la cuisine, installée sous deux voûtes en béton armé, pouvait encore être employée.

Les caves ressemblaient à un marché de vieux meubles. Les lits, les malades, les tables, les chaises furent disposés de la manière la plus avantageuse et la plus pratique.

Dans un des couloirs on érigea un petit autel, afin de pouvoir y célébrer la Sainte Messe.

Pendant la journée l'hôpital vit accroître sa population. Il faut mettre sur le compte de la confusion générale, et aussi de l'égoïsme, le fait que des gens abandonnèrent des membres de leurs familles, malades ou impotents, et ces pauvres délaissés venaient supplier qu'on leur accordât un abri à l'hôpital. On y voyait arriver aussi des exilés venus d'autres localités, qui n'avaient plus la force d'aller plus loin et étaient prêts à affronter tous les dangers, pourvu que leur corps épuisé pût goûter quelque repos.

Il faut y ajouter les vieillards de l'hospice Sainte-Anne, ce qui porta bientôt à 250 environ le nombre des pensionnaires de l'hôpital.

On s'efforça de donner un couchage convenable à toutes ces personnes.

Le docteur Marinus, accompagné de sa famille, vint également sonner à la porte. Il ne voulait pas abandonner ses malades et venait se mettre à la disposition de l'hôpital au cas où l'on aurait besoin de lui pour soigner les blessés.

Le bombardement devait commencer la même nuit.

Dans la matinée un taube, violemment bombardé par l'artillerie anglaise, avait plané au-dessus d'Anvers, ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

Ce mercredi soir le haut commandement militaire fit demander un logement pour le général De Guise, deux autres officiers, ainsi que pour 200 soldats et 20 cyclistes.

En un clin d'œil tout fut prêt pour leur donner à tous un abri.

Le général De Guise arriva le soir et resta à l'hôpital jusqu'à 1 heure du matin. Entretemps, le bombardement avait commencé. Un peu avant minuit le premier shrapnell vola au-dessus de la ville avec un bruit lugubre.

«On eût dit, écrivait De Bom, que je ne sais quel ani-

mal préhistorique voguait dans l'espace, poussant des cris aigus et prolongés qui glaçaient le sang et faisaient battre les cœurs d'une anxiété immense. La grande détresse s'était emparée de nous.

Nous étions accroupis dans nos caves, sous la lueur incertaine d'une veilleuse et nous embrassions d'un regard tout ce qui nous était cher. Une indicible oppression étreignait les poitrines; la conscience croissante du danger de mort immédiat frappait les membres de paralysie. Jusqu'au dernier moment nul n'avait cru à la réalité.

Notre ville réduite en poussière! Des habitants sans défense, qui quarante jours auparavant n'auraient pu imaginer un sort pareil dans leurs rêves les plus effrayants, seraient exposés aux embûches d'une puissance invisible; à chaque heure la mort pouvait pénétrer au milieu de nous. Il fallait de longues réflexions — et qui donc avait encore la force de penser? — pour bien se graver cette idée dans l'esprit; tantôt si une de ces formidables bombes vous tombait sur la tête, toute cette maison allait s'effondrer; cet être aimé qui était à vos côtés ne respirerait plus; ce serait la fin de tout.

Mais même les âmes anxieuses, une fois parvenues à un degré de tension extrême, peuvent reprendre leur résignation et s'accrocher à un vague espoir, comme dans une dernière et surhumaine étreinte.

O, cette première nuit, quand les explosions se multipliaient dans le voisinage immédiat et que les flammes des environs rougeoyaient vos fenêtres du brasier des incendies! Et cette angoisse des animaux, qui se couchaient éperdus aux pieds de leurs maîtres, tremblant de tout leur pauvre corps de bêtes! Et puis, dans la vague clarté du jour naissant, ces rues remplies de débris de briques, de décombres et d'éclats de verre, le long des maisons où seuls les gémissements plaintifs d'un chien abandonné trahissait la présence d'êtres vivants.

Je les vois encore devant moi, les pauvres blessés, échappés des hôpitaux, le visage blême et convulsé, se traînant péniblement sur leurs béquilles, désespérés et affolés. Et entretemps, à gauche et à droite du troupeau en fuite, un projectile qui réduisait une maison en poussière, un coup formidable et un grand nuage de poussière s'élevant parmi l'amas des ruines.»

Il y eut aussi des habitants blessés par le bombardement.



Le Marché aux Souliers après le bombardement.

Les fenêtres de ma chambre à coucher étaient ouvertes et j'écoutais d'un cœur agité.

On eût dit que la sombre coupole de la nuit était battue selon un rythme effrayant et que les sourdes détonations se répercutaient dans l'espace vide. Et chaque fois le calme renaissait, plus sensible après la tempête, et dans le silence de l'atmosphère on entendait le murmure des sapins, le grincement de deux branches ployées l'une sur l'autre, le coassement guttural d'une grenouille attardée dans l'étang... Je vis l'azur de la nuit constellée d'étoiles au-dessus des cimes de velours noir... puis de nouveau retentissait le coup de masse formidable et la coupole de la nuit tremblait sous le fracas du tonnerre.

Je rêvais éveillé et lorsqu'il m'arrivait de m'endormir pendant quelques instants, je percevais bientôt le sinistre grondement, comme s'il s'était rapproché, comme si un homme furieux martelait à coups répétés la lourde porte, à tel point que le corridor résonnait comme une cloche et que les murs chancelaient.

Lorsque le jour se leva, je perçus sur la chaussée, longeant notre villa, le bruit complexe de masses en mouvement; des véhicules roulaient sur les pavés, des chevaux faisaient sonner leurs fers, des chiens aboyaient, des vaches lançaient leur beuglement lent et plaintif, comme si elles étaient en prairie, et toutes ces rumeurs étaient scandées par le bruit traînant de milliers de semelles. C'était le vaste tumulte de tout un peuple qui émigrerait.»

L'exode d'Anvers continuait sans répit sous les obus. Des gens qui avaient juré qu'ils ne partiraient pas, avaient changé d'avis après la première nuit, ayant trouvé l'expérience décisive. Les bateaux du service Wilford, prêts à faire le trajet vers Flessingue, étaient pris d'assaut par des milliers d'habitants, alors qu'il n'y avait place à bord que pour quelques centaines de passagers.

Au Canal au Sucre se pressait une foule énorme au sein de laquelle régnait une agitation intense et d'où partaient des cris de frayeur et de folle angoisse chaque fois qu'un obus venait s'abattre aux alentours.

Certaines rues disparaissaient momentanément au milieu d'un nuage de poussière grise provenant des ruines et des décombres amoncelés. Certaines maisons semblaient avoir éclaté sous une formidable pression et laissaient apparaître l'étage supérieur sans murailles, avec les chambres à coucher qu'il contenait. Le quartier du marché aux Souliers illuminait le ciel comme un immense brasier.

Du reste, de lugubres incendies ne tardèrent pas à ravager la ville en vingt endroits différents.

Le 8 octobre au soir, la deuxième division se trouvait

encore à Anvers. Le général Dossin exposa au grand quartier général qu'il ne lui était plus possible de rien faire pour la défense d'Anvers avec une poignée d'hommes. Quel intérêt y avait-il encore, dans ces conditions, à ce que la sixième partie de l'armée déjà si éprouvée se laissât enfermer dans les murs d'Anvers ?

Le 6e était toujours à Deurne. Les hommes y creusaient des tranchées, mais sans aucun enthousiasme, car ils avaient l'impression que leur travail était inutile. Ils apprirent bientôt qu'Anvers se vidait régulièrement, que tous les bagages de l'armée étaient partis, que les fugitifs s'entassaient sur les quais et qu'ils encombraient d'autre part les routes conduisant vers le nord.

Est-ce qu'on allait les oublier, eux ? Enfin l'ordre du général Dossin arriva : les troupes purent se retirer, mais avec cette réserve qu'il était défendu aux hommes de franchir le pont de l'Escaut avant le départ du dernier soldat anglais.

La nouvelle de la retraite causa un véritable soulagement. On voulait bien se battre, mais quant à rester sur un point déterminé, sans entrer en contact avec l'ennemi, être attaqué sans pouvoir se défendre, avec la pénible sensation qu'on pouvait, d'un moment à l'autre, être cerné et fait prisonnier... cette perspective était faite pour énerver et décourager les plus braves.

Les soldats abandonnèrent donc leurs positions et se dispersèrent vivement par petits groupes en passant par la porte de Turnhout et la porte Léopold. De là ils suivirent les rues plus étroites, parce que les grandes et larges artères constituaient l'objectif préféré de l'artillerie ennemie.

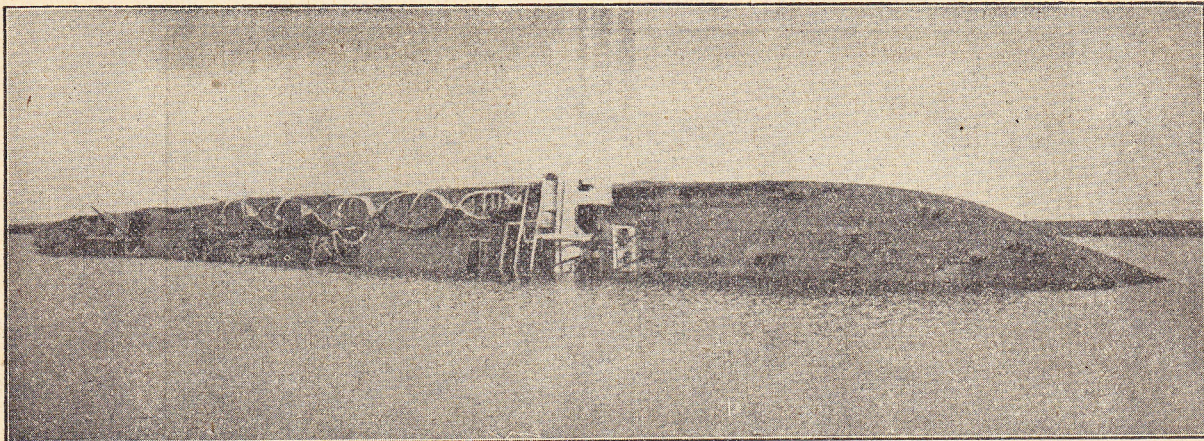
Sur tous ces hommes pesait la tristesse morne d'une grande défaite.

Anvers même avait l'aspect d'un lieu sombre et lugubre où nul n'aurait pu reconnaître la ville si gaie et si heureuse d'autrefois. Elle tremblait à présent sous un bombardement impitoyable, et les rues semblaient mortes avec leurs maisons sans vie. Les rares personnes qu'on rencontrait par hasard, se glissaient le long des murs comme de vagues fantômes.

Des pillards aussi étaient à l'affût, prêts à faire leur sinistre besogne et les espions pouvaient agir en toute liberté et se venger de la rigueur des jours précédents.

Les derniers défenseurs se rassemblèrent à la Grand'Place et dans les environs ; certains d'entre eux, qui n'avaient goûté aucun repos depuis dix jours, dormaient sur les pavés, inconscients du danger.

Et où fallait-il fuir ? Le bruit circulait que l'ennemi venait d'entreprendre un mouvement offensif dans le



Le vapeur allemand «Gneisenau», coulé par les Belges devant Anvers.

pays de Waes; on serait donc forcé de se frayer un chemin à travers un étroit couloir le long de la frontière hollandaise. Les brasiers des incendies s'élevaient, surtout au-dessus du quartier du sud.

On détruisit les derniers approvisionnements qu'il était impossible d'emporter.

Des soldats découragés se débarrassèrent de leurs fusils, de leurs sacs, de leurs cartouches.

Toutes les troupes de la deuxième division s'amassèrent sur les quais : le 5e, le 6e et le 7e de ligne, ainsi que des troupes de forteresse et du génie, et des hommes du service des transports, et au milieu des militaires se pressaient quelque cent mille civils, tous dans un état de grande surexcitation et pressés de franchir le pont au plus vite.

Ce dernier trajet fut une scène tragique. A cause de la marée basse l'accès du pont présentait une pente très raide; heureusement la foule se soutenait mutuellement, formant une masse serrée et compacte. Malgré cela des soldats et des civils et même un chariot roulèrent dans le fleuve.

« En avant ! en avant ! Dépêchez-vous ! » criait-on aux fugitifs.

Aux hangars 16 et 17 on jeta des autos à l'Escaut. Des navires allemands, tels que le « Gneisenau », que l'on ne pouvait faire sortir de l'Escaut, parce que le fleuve passait par le territoire neutre de la Hollande, furent coulés.

La retraite dura toute la nuit avec une hâte fébrile. Et sur l'autre rive, on eût dit qu'une ville entière avait établi ses campements; des soldats et des civils dormaient sur les trottoirs, dans les champs, le long des digues; des malades exhalaient des plaintes amères, des enfants pleuraient.

Le vendredi à 7 heures du matin, on détruisit le pont.

Anvers avait été abandonné à son sort par l'autorité militaire. Mais les dernières troupes qui quittèrent la ville et l'enceinte fortifiée avaient été des Belges et non des Anglais, comme on l'avait prétendu à un certain moment.

Les magistrats civils délibérèrent entre eux pour savoir ce qu'il leur restait à faire. Le bombardement continuait; des millions avaient déjà été détruits et Anvers était menacé d'une destruction complète.

Les autorités essayèrent d'entrer en relations avec l'état-major, mais trouvèrent tous les bureaux fermés. On avait laissé la ville sans renseignements.

Que faire? Fallait-il attendre, et exposer Anvers à être ravagée totalement, sans aucun profit désormais pour le pays?

La métropole avait prouvé qu'elle était prête à faire tous les sacrifices en faveur de la liberté, même au prix de sa destruction totale.

Sur la proposition de l'échevin Louis Franck, le conseil communal avait voté une motion dans ce sens, qui avait été transmise au gouverneur militaire, mais à présent toute résistance avait cessé sur la rive droite.

L'armée était partie. Le général De Guise s'était retiré au fort Sainte-Marie, sur la rive opposée de l'Escaut. En conséquence de nouveaux sacrifices étaient inutiles.

Sans avantage pour les opérations de défense en général, l'incendie faisait rage en plus de vingt endroits et les bombes continuaient à pleuvoir. Des toits s'effondraient, des murs étaient ébranlés et les ruines s'accumulaient d'heure en heure.

Les autorités réfugiées dans les caves de l'hôtel de ville avaient le sentiment très net de leur responsabilité. Celle-ci était lourde. D'un côté il y avait le pays, qui se défendait, et dont l'intérêt primait tout; d'un autre côté, il y avait l'intérêt des milliers d'habitants.

La discussion dura longtemps et ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que l'on prit une décision. Anvers était en dehors du champ d'action et pouvait capituler honorablement. Et puisque les autorités militaires restaient inactives, il incombait aux autorités civiles d'agir.

Les forts du Nord étaient encore occupés, mais ne pouvaient pas exercer la moindre influence sur les opérations militaires. Les Allemands ne rencontreraient aucune résistance de ce côté dans leur marche sur Anvers.

On résolut d'envoyer une délégation au général von Beseler. Le bourgmestre Jean De Vos, Louis Franck, président et Rijckmans, vice-président de la Commission Intercommunale (un organisme qui s'occupait des intérêts d'Anvers et des communes environnantes) et le consul général d'Espagne, M. Francisco Yebra y Saiz, se chargèrent de cette périlleuse mission. Il fallait une grande dose de courage pour entreprendre ce dangereux trajet et pour aller à la rencontre de l'armée allemande sous la pluie des projectiles.

Dans la matinée du vendredi les personnalités susdites partirent dans des automobiles, précédées d'agents de police portant un drapeau blanc. On suivit la Pépinière, où peu auparavant un civil avait été atteint par un obus. Les canons hurlaient toujours. Au-delà de la porte du Kiel, à la chaussée de Boom, on rencontra les avant-postes allemands. Ceux-ci témoignèrent une grande défiance. Les parlementaires déclarèrent qu'ils désiraient être mis en présence du général von Beseler.

Après qu'on leur eût placé un bandeau sur les yeux, les délégués furent conduits au grand quartier général à Thildonck.

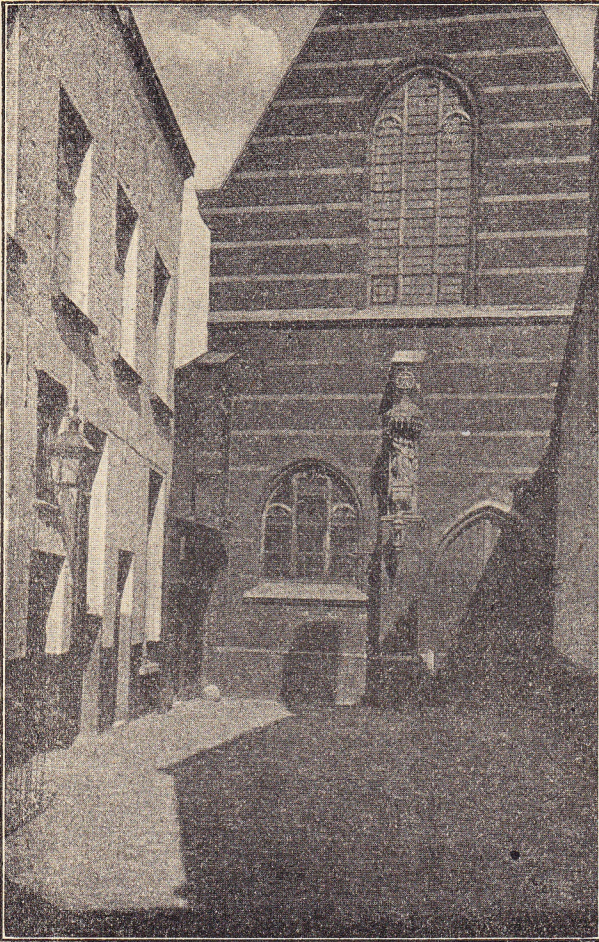
Le général von Beseler se montra fort surpris en apprenant que des civils venaient négocier au sujet de la capitulation d'Anvers.

« Ohne General ! » (sans général !) s'écria-t-il avec mauvaise humeur.

Il alla même jusqu'à se fâcher, montra de la défiance et menaça de déporter les parlementaires en Allemagne.

Mais les délégués le calmèrent en lui exposant qu'ils venaient en négociateurs, parce que les autorités militaires étaient parties.

Von Beseler sembla froissé dans sa dignité de chef d'ar-



La chapelle, St-Vincent à Anvers, complètement détruite.

mée de ce qu'on lui envoyait des civils au lieu de militaires.

Après une brève discussion, il résolut de se rendre à Contich avec les parlementaires. Là il serait plus près de la ville et le général ne voulait pas prendre de décision avant le retour de l'officier qu'il avait envoyé à Anvers pour exiger la reddition de la forteresse.

Les parlementaires insistèrent alors pour que le général fit cesser le bombardement. Von Beseler consentit à donner suite à cette requête.

« Pour des raisons d'humanité, déclare-t-il. Et provisoirement. »

Des ordres furent donnés dans ce sens et les canons, qui avaient rugi pendant si longtemps au-dessus de toute l'agglomération, se turent soudain.

On se rendit donc au village de Contich, situé à 11 kilomètres d'Anvers, sur la chaussée d'Anvers à Malines.

On s'installa à la grand villa « Rest and be thankfull », appartenant au sieur Roelofs, et qui n'est guère éloignée du centre de la commune, entre Contich et Vieux-Dieu. Là on attendit le retour de l'officier allemand que le général avait effectivement envoyé à Anvers.

Ce parlementaire s'était présenté à l'hôtel de ville, où on lui annonça que les délégués belges s'étaient rendus auprès du général von Beseler. Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de retourner.

Un silence de mort planait sur Anvers. Seules les flammes continuaient leurs ravages. Dans les rues erraient des chiens et des chats. De ci de là on voyait quelques civils, qui étaient sortis de leurs caves en constatant que le bombardement avait cessé et qui demandaient des nouvelles les uns aux autres.

Personne ne connaissait la situation exacte. Dans la matinée avait eu lieu le départ des troupes d'arrière-gar-

de, le 11e de forteresse, qui, en dehors de la garnison de quelques forts, était demeuré le dernier sur la rive droite.

Comme le pont de bateaux près du Steen avait été détruit, ces troupes se dirigèrent par Oorderen vers Lillo où elles traversèrent le fleuve. Le samedi après-midi elles étaient arrivées à La Clinge, d'où elles durent se retirer en Hollande.

Les habitants qui étaient restés attendaient anxieusement les événements qui allaient se produire. Bientôt on finit par avoir quelques nouvelles.

« Des membres de l'administration sont partis en auto, disait-on, pour négocier avec les Allemands. »

Le général von Beseler apprit de la bouche de son messager qu'il n'avait pas rencontré d'officiers à Anvers. On pouvait donc entamer les négociations qui devaient conduire à la « Convention de Contich ».

La capitulation d'Anvers fut décidée. Les forts encore debout devaient être rendus avant le samedi, 10 octobre, à midi, faute de quoi le bombardement serait recommencé.

Les Allemands devaient faire leur entrée le lendemain. La convention fut signée à 6 heures, après quoi les parlementaires reprirent le chemin d'Anvers.

Dès ce moment des soldats allemands rôdaient dans la ville.

Voici ce que rapporte à ce propos Fr. Van den Bergh, dans son ouvrage « L'Exode » :

« Le nommé Cuypers, un Malinois, qui n'avait pas fui plus loin qu'Anvers, apprit d'un de ses amis, au gouvernement provincial, qu'il pouvait rentrer tranquillement chez lui. La ville avait été remise aux mains des Allemands et il n'était plus question de recommencer le bombardement.

Il partit en hâte ; dans la rue il ne rencontra pas une âme ; il vit seulement quelques chiens errants, dont certains le suivaient et des chats effarouchés qui, à son approche, disparaissaient dans les soupiraux.

Le premier Allemand qu'il aperçut était un casque à pointe encadré de deux femmes, dont la première lui donnait le bras, tandis que l'autre l'aidait à pousser son vélo, l'Allemand tenant un côté du guidon et elle tenant l'autre côté.

« Comme je suis fatiguée ! » soupira l'une des femmes.

« Was is das brennen schön ! » (Comme c'est beau cet incendie !), déclara le casque à pointe en désignant l'immense brasier qui dévorait le quartier du marché aux Souliers ».

En même temps que les Allemands apparurent des individus aux allures louches qui voulaient profiter encore de l'aubaine qui leur était offerte. Il y avait tant d'occasions de pillage et de vol. Et ils pénétraient dans les maisons d'où ils emportaient vivement leur butin.

M. Louis Franck se glissa la nuit jusqu'au fort de Schooten ; il voulait informer le commandant des forts restés debout de la suite des événements. Pour des civils, les parlementaires avaient effectivement défendu nos intérêts d'une manière excellente. Car ils avaient gagné du temps jusqu'au samedi à 12 heures.

Ainsi le commandant du fort de Schooten put encore négocier avec ses collègues. Tous décidèrent de détruire leurs ouvrages de défense et leurs approvisionnements. Ce travail terminé, ils se dirigèrent vers la frontière avec leur garnison pour se retirer en Hollande. Il ne leur restait pas d'autre moyen d'échapper à l'emprisonnement en Allemagne.

Le commandant du fort de Cappellen, craignant que la destruction ne fût pas complète, pénétra dans l'ouvrage deux heures après y avoir mis le feu, au risque de sauter avec tout le contenu du fort. Il répandit de la poudre dans les galeries encore fumantes et y mit le feu pour la seconde fois.

Le commandant de la redoute de Beirendrecht couvrit la retraite de ses collègues et des garnisons des forts environnants. Il se retira le dernier, alors qu'il était déjà à portée des fusils allemands, et se sépara de son fort en criant d'une voix de tonnerre :

« Vive la Belgique ! »

De son côté le général De Guise avait voulu entamer les pourparlers le vendredi soir. Il envoya un officier à An-



Bureau allemand à Bruxelles, chargé de la réorganisation des finances belges.

vers, mais celui-ci resta longtemps sur l'autre rive de l'Escaut, courant de gauche à droite sans pouvoir se mettre en communication avec la ville. Il souffla même dans une trompette afin d'attirer l'attention, mais personne ne l'entendit.

Le général Werbroeck se rendit à Anvers le lendemain matin et confirma la Convention de Contich. Le général De Guise se rendit aux Allemands comme prisonnier et fut envoyé dans une forteresse allemande. (1)

L'entrée à Anvers fut pour l'ennemi une amère déception. On avait fourbi les fusils qui étaient ornés de feuillage et de fleurs. Les troupes avaient un air superbe. Sans aucun doute elles allaient faire sensation. Mais elles paradèrent devant... des maisons fermées et un rare habitant à peine, qui venait jeter un rapide coup d'œil sur le seuil de sa porte.

C'était une entrée dans une ville déserte.

« Une revue de soixante mille hommes fut passée par le gouvernement militaire, l'amiral von Schroeder et le général von Beseler, qui, entourés d'un état-major doré sur tranches, avaient tourné les têtes de leurs chevaux face au palais royal, rapporte Alexandre Powell. En fait de spectateurs, les triomphateurs allemands n'en avaient guère plus que s'ils se fussent trouvés dans les rues de Babylone.

Thompson et moi, installés aux fenêtres du consulat des Etats-Unis, étions, pour toute la place de Meir, longue d'un mille, les seuls témoins de cette grande parade militaire.

Les rues étaient absolument désertes, chaque habitation obscurcie par ses volets clos; sur une voie publique plantureusement pavoisée quelques jours auparavant, on n'apercevait plus un drapeau. J'imagine que les Allemands eux-mêmes se sentirent troublés du silence mortel qui les accueillait. Comme le fit remarquer ironiquement Thompson, cela faisait l'effet « d'un cirque arrivé en ville la veille du jour où on l'attendait ».

Compagnie sur compagnie, régiment sur régiment, brigade sur brigade parvenaient à lasser nos yeux de leur théorie interminable, de leurs masses grises surplombées de lignes obliques d'acier. Leur marche était scandée de chants; les hauts édifices de la place de Meir et de l'avenue De Keyser répercutaient le son des voix clamant: *Die*

Wacht am Rhein, Deutschland, Deutschland über alles et Ein feste Burg ist unser Gott.

Bien que le chant fût mécanique comme les faces des chanteurs, le puissant volume des sonorités vocales, ponctué, à intervalles réguliers, par la musique aiguë des fifres et les roulements de tambour, et accompagné de la trépidation incessante des bottes aux semelles ferrées, dégageait une impression rare.

Chaque régiment était précédé de son orchestre et de ses drapeaux de campagne, et quand tomba la nuit et que les réverbères furent allumés, le son des fifres, la clameur des tambours et la rythmique mélodie des pieds en marche me rappelèrent les cortèges politiques aux flambeaux des soirées électorales des Etats-Unis.

En tête de la colonne chevauchait un escadron de gendarmes — la police de l'armée — resplendissants en leurs uniformes vert bouteille et argent et sur leurs chevaux nerveux à poil lustré. Venait ensuite l'infanterie : de solides colonnes d'êtres à vêtements gris, dominés par les silhouettes des officiers à cheval qui surgissaient de-ci de-là, au-dessus de la forêt de casques à pointe.

A l'infanterie succédait l'artillerie de campagne, avec ses gros canons vibrant, ronronnant sur le pavé et ses canonniers assis, bras croisés, talons rentrés, impassibles visages en bois, tels ceux des laquais sur le siège d'une voiture.

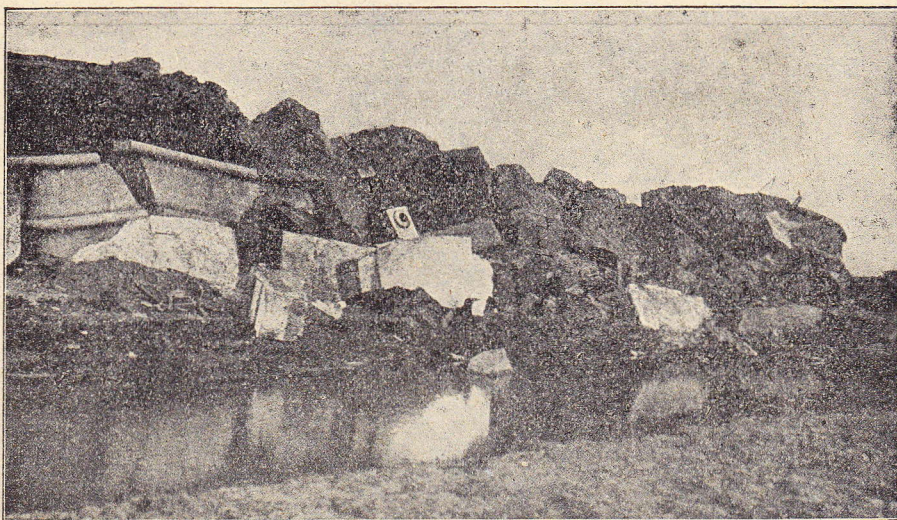
C'étaient les canons qui venaient d'opérer constamment depuis quinze jours et qui, pendant les quarante dernières heures, avaient répandu la mort et la destruction dans la ville; pourtant, hommes et chevaux étaient à l'apogée de leur « forme » : tranchants comme des rasoirs, durs comme des clous.

Couvertures, seaux, gibernes, outils de tranchée, tous occupaient leur place réglementaire, et les harnais de cuir brun reluisaient comme des escarpins vernis.

Derrière les batteries de campagne apparaissait l'artillerie attelée, puis les canons « poms poms », chacun tiré par une paire de robustes chevaux conduits à l'aide de rênes tenues par un soldat assis sur le caisson, et ensuite un cortège de canons automatiques, si interminable qu'on se demandait où Krupp avait pu trouver le temps et l'acier nécessaires pour en fabriquer une telle profusion.

Alors, annoncée par la stridence des trompettes et des tambourins, avançait la cavalerie : les cuirassiers aux casques étincelants, aux cuirasses recouvertes de toile grise, les hussards en grises jaquettes, à bonnets de fourru-

(1) Au mois d'avril 1920 une commission d'enquête, réclamée par le général De Guise lui-même, se prononça au sujet de la défense d'Anvers, et donna raison au général.



Le fort de Stabroeck détruit par les Belges.

re également enveloppés de housses de toile, et finalement les uhlands cavalcadant parmi une mer de lances, sous le nuage de flottants pennons.

Mais ce n'était pas tout encore, et de loin; car les uhlands étaient suivis des marins bronzés de la division navale, visages étoffés de favoris et surmontés de casquettes plates et rondes portées en bataille par ces marins dont l'allure gardait les balancements de la vague; puis les Bavaois, en bleu foncé; les Saxons, en bleu ciel, et les Autrichiens (ceux-là mêmes qui avaient dirigé si efficacement le feu des gros canons), en magnifiques uniformes gris argent.

Une victoria, traînée par un obèse cheval blanc, et sur le siège de laquelle se tenaient deux soldats, faisait escorte à l'un des régiments bavaois.

Cheval et voiture étaient décorés de fleurs, comme pour un corso de Nice; les soldats eux-mêmes avaient fleuri leurs casquettes et leurs tuniques!... Cet équipage était visiblement une sorte de char triomphal dédié à la célébration d'une victoire, car il était chargé de bouteilles de champagne et de violons.

L'armée qui avait remporté Anvers se montra du premier jour au dernier une armée de combat dans toute la force du terme. Elle ne comportait pas un régiment du landsturm ou de la landwehr. Les troupiers avaient le teint rose des athlètes; ils marchaient avec l'entrain de la parfaite santé; et pourtant l'élément *humain* y manquait et il n'y avait là rien de l'élan de fête, de la parade joyeuse que la pensée prête aux hommes en leur jour de gloire... Ces êtres de gris habillés n'étaient que les roues, les boulons, les vis d'une grande machine.

Ce mot si souvent appliqué à la définition de l'armée allemande, il faut bien le répéter, car nul autre ne s'y approprierait: une grande machine dont le seul objectif est la Mort.

Et en regardant passer, avec son grondement, cet énorme engin de combat, aussi exempt de remords qu'un marleau-pilou, impitoyable comme un concasseur de pierres, je ne pouvais m'empêcher de m'émerveiller en songeant qu'il avait été si longtemps tenu en échec par l'ardente, la chevaleresque, l'héroïque et si peu préparée, petite armée de la petite Belgique. »

Les Allemands étaient donc les maîtres à Anvers. Au sommet de la flèche svelte et élancée de la cathédrale, orgueil de la cité, témoin de tant d'événements divers, de ses joies et de ses malheurs, de sa grandeur artistique, de son esprit d'entreprise et de ses libertés, flottait à présent le drapeau du vainqueur, de la nation de proie, qui ne connaissait que le droit du plus fort.

Mais le général von Beseler n'avait pas de raisons de se réjouir de sa victoire. Il s'était emparé d'une forteresse, sans prendre en même temps une armée. Les troupes avaient échappé à son étreinte.

Nous montrerons plus loin que toutes les tentatives faites par l'ennemi pour entraver la retraite des Belges échouèrent piteusement.

Les Allemands prirent des otages à Anvers parmi les principaux habitants qui étaient restés dans la ville. Ceux-ci furent réunis à l'hôtel du gouverneur de la province. Ils étaient assis dans une des salles et commentaient les événements, tandis que les Allemands veillaient dans une pièce voisine. Le lendemain on les relâcha. On les obligea à prêter leur concours aux Allemands pour faire fonctionner à nouveau les services publics, tels que les Water Works, le gaz et l'électricité.

La guerre, en effet, était terminée sur ce point, et il fallait reprendre sans retard la vie normale.

Les Allemands paraissaient très fâchés de l'exode général de la population. Plusieurs d'entre eux répétaient avec insistance aux habitants :

« Nous ne sommes pas des barbares. Pourquoi donc la population a-t-elle fui ? »

Les autorités examinèrent immédiatement la question du retour des habitants.

Quand aux soldats, ils semblaient préoccupés avant tout de bien boire et de bien manger.

Nous parlions tantôt d'un Malinois qui était demeuré à Anvers. Des hussards avaient remis leurs chevaux près de la maison où il était logé. Et voici ce qu'il nous apprend à leur sujet :

« Ces quinze hussards de la mort, qui étaient descendus chez Cuypers, malgré leur aspect terrifiant, ne causèrent aux habitants aucun ennui spécial. Ils paraissaient soucieux avant tout de manger beaucoup et de boire de bonnes choses; la boisson, ils la trouvèrent en abondance dans le magasin et la nourriture leur était apportée du dehors. Dans leur soupe trempaient des fricadelles grosses comme le poing et suffisantes pour le bouillon de tout un ménage. Le café, le riz, le sucre, le chocolat leur étaient fournis avec largesse. D'où ces provisions leur venaient-elles? Cuypers les soupçonnait de faire comme la fouine qui laisse intact ce qui se trouve à proximité de son gîte, mais qui ravage à distance les pigeonniers et les poulaillers. Les nombreuses maisons vides leur offraient à cet égard une occasion exceptionnelle. Ils avaient chargé la femme de l'ouvrier récemment rentré à la maison, de préparer leur café; tous les quatre ou cinq jours ils entraient munis d'une provision de café enfermé dans l'abat-jour d'une lampe dont ils avaient bouché l'ouverture. Il y en avait au moins dix fois trop. La femme avisée gardait le café pour elle et servait aux hussards une décoction de chicorée qu'ils trouvaient délicieuse et même un peu trop piquante.

On leur avait assuré qu'ils pourraient rester jusqu'à la fin de février, mais au bout de quinze jours, ils reçurent l'ordre de partir; ils distribuèrent leurs matelas, leurs



Les maisons détruites de la rue Van Bree à Anvers.

draps de lit et leurs couvertures à de pauvres femmes du quartier. »

La police locale maintenait un ordre rigoureux, et les autorités civiles eurent à surmonter bien des obstacles pour mettre fin à l'anarchie qui régnait partout.

Des mesures avaient été prises immédiatement pour éteindre les incendies.

M. Powell rapporte à ce sujet cet incident original :

« Le plus grand incendie se produisit dans l'étroite et ondulante artère dite Marché aux Souliers, qui va de la place Verte à la place de Meir. Dès huit heures, tout le côté occidental de cette rue était devenu un rideau de flammes.

L'embrasement n'avait pour témoins que des groupes de soldats allemands, qui envisageaient la menace de la destruction totale de la ville avec une complète indifférence. Plusieurs détachements de pompiers survinrent, sous la poussée de l'habitude sans doute, car ils durent demeurer inertes, impuissants, à côté de leurs pompes vides : ils n'avaient pas d'eau. Je crois fermement qu'une grande partie d'Anvers, englobant la cathédrale, ne dut son salut qu'à un habitant américain, M. Charles Whitthoff, qui, se rendant compte de l'extrême péril, se précipita vers l'hôtel de ville et exhorta les autorités militaires allemandes à circonscrire la zone des flammes en faisant sauter à la dynamite les bâtisses adjacentes.

C'est en conséquence de ce conseil que les Allemands téléphonèrent à Bruxelles, d'où, quatre heures plus tard, plusieurs automobiles chargées de grenades accoururent à Anvers. Une équipe de soldats fut alors mise aux ordres de M. Whitthoff et, sur ses indications, fit sauter un pâté de maisons et isola ainsi l'incendie.

Je n'oublierai pas de longtemps la physionomie de ce jeune Américain qui, en pantoufles et veston, inculquait tranquillement aux soldats allemands les meilleures méthodes de combat contre les flammes. »

Les Allemands organisèrent sans retard toutes sortes de services. Bientôt des trains roulèrent entre Anvers et Bruxelles. La poste devait fonctionner peu après et des timbres allemands furent mis en circulation avec la surcharge « Belgien ».

Alexandre Powell assumait les fonctions de consul d'Amérique.

« Immédiatement après l'occupation, dit-il, lorsque je me rendis au consulat des Etats-Unis, j'éprouvai quelque surprise, pour employer un terme mesuré, en trouvant le consulat clos et en apprenant de la bouche du concierge, resté avec sa femme à son poste malgré le bombardement, que le consul général Diederich et tout son état-major avaient quitté la ville le jeudi matin.

Cela était d'autant plus singulier que plusieurs jours auparavant, lors du départ du consul général d'Angleterre, sir Cecil Hertslet, les énormes intérêts de la Grande-Bretagne à Anvers avaient été placés sous la protection des Etats-Unis.

Le concierge, qui me connaissait et semblait réconforté par ma visite, ne fit pas de difficulté pour m'ouvrir la porte et m'introduire. Tandis que je réfléchissais sur la voie à suivre pour transmettre les clés au gouverneur militaire allemand, sans l'informer des fâcheuses circonstances qui privaient les intérêts américains et anglais à Anvers de toute représentation officielle, les sujets anglais et américains restés dans la ville pendant le bombardement commencèrent à arriver au consulat. Quelques-uns étaient en proie à la peur, tous visiblement soucieux, et surtout les femmes, parmi lesquelles plusieurs infirmières de la Croix-Rouge anglaise, lesquelles redoutaient les écarts de la soldatesque.

A défaut d'autre personne qui pût s'occuper de tout ce petit monde, et comme j'avais fait partie autrefois du service consulaire et que chacun sollicitait mon secours, je me décidai à usurper les fonctions du consul général jusqu'au retour de celui-ci.